

Monnet, Jérôme, dir. (2000) *L'urbanisme dans les Amériques. Modèles de ville et modèle de société*. Paris, Éditions Karthala (Coll. « Hommes et sociétés »), 205 p. (ISBN 2-84586-036-6).

Gilles Sénécal

Volume 45, numéro 126, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/023010ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/023010ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sénécal, G. (2001). Compte rendu de [Monnet, Jérôme, dir. (2000) *L'urbanisme dans les Amériques. Modèles de ville et modèle de société*. Paris, Éditions Karthala (Coll. « Hommes et sociétés »), 205 p. (ISBN 2-84586-036-6).] *Cahiers de géographie du Québec*, 45(126), 508–509. <https://doi.org/10.7202/023010ar>

MONNET, Jérôme, dir. (2000) *L'urbanisme dans les Amériques. Modèles de ville et modèle de société*. Paris, Éditions Karthala (Coll. « Hommes et sociétés »), 205 p. (ISBN 2-84586-036-6)



Existe-t-il un paysage construit typiquement américain, tant dans ses formes architecturales qu'urbanistiques, qui plongerait ses racines dans l'histoire précolombienne et se prolongerait dans la période coloniale avant de venir s'abîmer sur les courants modernes et postmodernes? Certes, il faudrait d'emblée reformuler la question au pluriel et tenir compte de la pluralité des paysages bâtis américains qui nous renvoient à des spatialités spécifiques contrastées, témoins d'un continent trop vaste pour être saisi d'un seul tenant, ainsi qu'à des temporalités et à une périodicité que le livre cherche justement à éclairer. En introduction au recueil, Jérôme Monnet questionne le modèle premier de l'urbanisme américain, compris comme une utopie du Nouveau-Monde, inscrit dans la recherche toujours renouvelée d'ériger une Nouvelle Jérusalem. Ce modèle urbain de la ville américaine peut-il être opératoire? Il ne se veut ni Babylone ni Babel et il apporte le fantasme du plus gros, du plus haut et du plus peuplé. L'urbanisme américain se pose alors d'emblée comme une échappée vers la modernité, au risque de ne plus être américain. La ville géante, la *megalopolis*, la métropole dominant le monde serait de celles qui se conçoivent au faite de la modernité, puisqu'elle est le reflet d'un ordre policé, d'une nature proche et d'espaces publics propres aux sociétés américaines. Sa forme, celle d'une monumentalité mâtinée de gigantisme, impose l'image d'un pouvoir en quête d'autonomie. L'espoir déçu de la Nouvelle Jérusalem prendra de multiples visages, de Disneyworld jusqu'au ghetto et à la favela. La ville de la modernité triomphante se mue en espaces de misère. Comme le souligne Monnet, dans un chapitre ultérieur, « la ville moderne a connu un renversement complet, de la cité civilisatrice du XVI^e siècle, on est passé à la jungle » (Monnet, chapitre 3 : 57). De l'idée de progrès au constat de crise, la modernité est désormais contaminée, poursuit-il, favorisant ainsi l'apparition des figures du postmodernisme.

La monumentalité et le gigantisme n'étaient pas l'apanage exclusif des modernes. L'Empire Maya met en scène un pouvoir centralisé, ritualisé et sculpté dans la pierre (chapitre 1, Rivera Dorado), tout comme les Aztèques qui construisirent un espace central, politiquement constitué, dominant de vastes étendues rurales (chapitre 2, Manzanilla). La ville est un ensemble politique et religieux. La construction de l'État moderne reprend le même modèle en le dépouillant de sa dimension sacrée, la remplaçant par une approche fonctionnaliste, tournée vers des idéaux nationaux. L'État national impose ainsi une forme ordonnée, géométrique, dominante : Mexico est tombée depuis dans les métastases d'une modernité décadente, avec la pollution et la misère en prime (chapitre 3, Monnet). Mexico devait pourtant accéder à cet

idéal de modernité. Le centenaire de l'indépendance mexicaine fut d'ailleurs, en 1910, un moment clé de la transformation urbaine amorcée depuis une trentaine d'années, alors que les planificateurs empruntaient à l'urbanisme haussmannien pour aménager des lieux et des places chargées des icônes de la nation (chapitre 4, Tenorio). Une telle monumentalité ne serait-elle pas impériale et militaire plutôt que démocratique, pour reprendre la formule de Frank Lloyd Wright et que cite Vidal (chapitre 8 : 170)?

On comprend bien que la recherche d'un modèle typiquement américain s'accommode de formes empruntées. La naissance de l'architecture aux États-Unis, avec l'affirmation de l'École de Chicago (avec Root et Sullivan comme figures de proue) et ses influences européennes, notamment les rappels du style Beaux-Arts, conduiront rapidement à une tentative de rupture. Le face à face des deux grands architectes américains Frank Lloyd Wright – Philip C. Johnson entretient un débat sans fin entre la recherche d'un style régional, typiquement américain, d'essence jeffersonienne parce que rural, démocratique, communautariste, horizontal et individualiste, dont Usonia et sa maquette Broadacre représentent l'achèvement; et l'avènement du style international, fonctionnel, vertical parce que signe du pouvoir hiérarchique, dépouillé et régulier, que Mies van der Rohe portera à son paroxysme (chapitre 7, Deschamps). Le père du style international, Johnson, reviendra sur ses positions; ce style unique s'accommode plutôt mal des états d'âme de l'artiste. Deschamps cite un Johnson revendiquant « des décisions artistiques inéluctables » qui annoncent le postmodernisme (pp. 148-149).

Cette montée en puissance d'une architecture et d'un urbanisme américains se brise sur l'échec de Brasilia, cette vaine tentative de lier un projet politique et un projet urbanistique (chapitre 8, Vidal), et toutes les opérations ratées visant l'élimination des bidonvilles, ces ombres et miroirs de la ville (chapitre 9, Fauto Neto), démontrant finalement que les villes sont le produit des gens et non pas des seuls planificateurs au service d'un pouvoir, fût-il éclairé. La qualité du recueil ne fait aucun doute. Par contre, il n'est pas sans susciter un malaise qu'il ne parvienne pas à dissiper. Il présente, par exemple, les *favelas*, à juste titre, comme des espaces d'exclusion, mais aussi comme les témoins des échecs de toutes les initiatives engagées pour imposer des formes urbanistiques et architecturales monumentales et gigantesques. Par contre, ce faisant, il réduit toutes les formes populaires, constituantes des paysages ordinaires et vernaculaires, à des effets pervers de l'urbanisme officiel. Ces expressions populaires ne sont-elles pas les formes les plus originales de l'urbanisme américain, celles qui témoignent justement de ses différences?

Gilles Sénécal
INRS-Urbanisation